

Paris au fil du temps : centenaire d'une jeune fille prodige

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **15 (1985)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



ANNETTE VAILLANT

Centenaire d'une jeune fille prodige

Parmi les sépultures banales du cimetière de Passy se dresse, toute blanche, (on vient d'en regratter le marbre), l'orgueilleuse chapelle similibyzantine qui abrite la dépouille légère de Marie Bashkirtseff, phalène vaincue à 26 ans par la phtisie. Son *Journal*, publié jadis, avait ébloui notre adolescence idolâtre, et nous croyions connaître «Moussia» à travers son mythe. Mais à ce journal hypocritement édulcoré, tronqué, manquait la liberté d'esprit d'un caractère exceptionnel, propulsé en avance de son temps. Aujourd'hui, cent ans après sa mort, la Monnaie de Paris fait frapper une médaille¹ à l'effigie de Marie Bashkirtseff, profil joufflu de la petite fille venue de sa lointaine Russie — de Poltava, en Ukraine — et transplantée sur notre Riviera. Aujourd'hui enfin la vérité éclate: Marie Bashkirtseff apparaît telle qu'elle fut dans *Un Portrait sans Retouches*². Pour le composer, Colette Cosnier a déchiffré la grande écriture — rapide, aiguë — tout au long des 84 cahiers conservés à la Bibliothèque Nationale. Marie avait commencé à 12 ans par un premier carnet: «Mon Dieu, faites que j'aie des cavaliers qui me fassent la cour, que je n'aie jamais la petite vérole, que je sois jolie, que j'aie une belle voix...». Jolie, elle l'est, dans son miroir où elle s'admire, et sur ses multiples photographies: gracieuse, ronde, avec, sous la masse des cheveux, un regard souvent inquiet, interrogateur. Elle a treize ans quand elle tombe amoureuse du duc de Hamilton, aperçu de loin. Elle pense qu'il pourrait l'épouser... Les fantasmes commencent: elle va égrener, l'une après l'autre, mois après mois, année après année, ses passions irréalisables. Cependant, elle flirte, n'offrant à d'inintéressants adorateurs qu'un bouton de gant ou quelques violettes de son corsage à l'issue de soirées tardives. Chaste mais sensuelle, c'est au confident de chaque nuit, son journal intime, qu'elle avoue les pulsions

de désir qui l'assaillent. Enfant gâtée, affligée d'une famille tapageuse, Marie souffre d'une ségrégation humiliante: on ne reçoit pas les Bashkirtseff — smala douteuse empêtrée dans des discussions d'héritage — on les ignore. Marie rêve en vain d'être invitée dans les ambassades et elle n'est jamais citée dans les compte-rendus des mondanités. Trop élégante, parée de bijoux qui ne conviennent pas à une jeune fille, elle fait figure, sur la Promenade des Anglais, de gamine excentrique avec sa mère mal attifée qui l'exhibe en vue d'un mariage brillant. Un jour,



Marie Bashkirtseff, autoportrait.

avec sa cousine Dina, dans leur joli petit attelage, on les a prises pour des cocottes... A quoi bon être intelligente, drôle, cultivée? Elle lit Shakespeare en anglais, Goethe en allemand, Hérodote en grec, Alexandre Dumas, et *La Vie des Hommes illustres* de son cher Plutarque. Elle chante délicieusement, elle veut devenir célèbre, être aimée par ceux qui font successivement battre son cœur. Elle pleure, elle trépigne, elle va jeter une pendule dans la mer. Mme Bashkirtseff baise les pieds mignons de Marie exaspérée qui enfouit ses désespoirs dans le froc de capucin qu'elle a fait faire, comme toutes ses toilettes, rue de la Paix, et qui lui sert de robe de chambre.

La tribu voyage: on prend les eaux à Spa, à Baden, on se baigne à Ostende, on traîne dans les casinos. Marie, «Notre Dame des sleeping cars»³ ira, après le Carnaval de Nice, s'étourdir dans les *veglioni* d'Italie, elle court, à Paris, aux bals masqués de l'Opéra. Elle tousse, des taches colorent ses pommettes. Et il n'arrive jamais rien de glorieux ni de triomphal. Mais, à

Madrid, les Velasquez du Prado décident de sa vocation. Adieu frivolité, elle sera peintre, elle a 19 ans. De retour à Paris, elle s'inscrit à l'Académie Julian. Elle y arrivera chaque matin à 8 h., accompagnée de sa femme de chambre qui l'aide à ôter ses fourrures et à passer une blouse noire. Elle reste des heures devant son chevalet, la fièvre qui brûle ses poumons l'anime. Elle sait qu'elle n'a plus de temps à perdre. Une surdité grandissante qu'elle essaye de dissimuler lui fait honte; sa voix, enrouée, est atteinte aussi par l'affreux bacille. Cependant, elle s'acharne au travail, progresse incroyablement. Tenace, elle sera admise au Salon. «Que suis-je? Rien. Que veux-je être? Tout». A dix-huit ans, elle avait écrit cela. Jules Bastien-Lepage⁴ est son conseiller privilégié, un merveilleux ami. Influencée par lui, elle peint des scènes «réalistes» avec des gamins des rues aux galoches percées⁵, mais découvre trop tard Manet. Elle crache le sang, ses épaules sont brûlées par les vésicatoires. Evanouie la fumée des longues cigarettes russes qui ont fait place aux remèdes dérisoires ordonnés aux poitrinaires: huile de foie de morue, arsenic, lait de chèvre. A Bastien-Lepage, très malade aussi, elle fait porter du caviar et des fraises. Pour prendre le dernier soleil, on les conduira ensemble au Bois en voiture, avec la même bouillotte, sous une même couverture. Ce n'est que l'apparence d'une intimité qui fait jaser. Elle reste blottie contre lui: «Que ferait-on de plus si c'était par amour?» Mais, malgré sa fringale de vivre, Marie, «Notre Dame jamais satisfaite» n'aura jamais vécu un amour. Enveloppée de blancs lainages et de dentelles, elle s'éteindra à l'automne. Bastien-Lepage mourra deux mois plus tard.

Se sachant déjà condamnée, Marie avait écrit un jour qu'à vingt ans, tout est exaltant, même de mourir. Il n'empêche qu'elle était retournée en Russie, à Kiev, pour y demander un miracle: guérir. Mais saint Vladimir n'entendit pas cette prière de la petite âme vagabonde.

A. V.

¹ Due à Odette Tison-Michel.² *Marie Bashkirtseff. Un Portrait sans Retouches*, par Colette Cosnier. Pierre Horay éditeur. Une lecture palpitante et pleine d'illustrations évocatrices.³ Maurice Barrès dixit.⁴ Ami de Zola, il faisait de la peinture «naturaliste» en même temps que des portraits mondains.⁵ *Le Meeting*, très remarqué au Salon de 1884, l'année de la mort de Marie, est au Louvre.